

UN PROBLÈME POUR LES MATHÉMATICIENS



Julie. — Je ne demande laquelle de nous deux va avoir vingt-cinq ans la première.

Ida. — Moi, ce que je me demande, c'est qui de nous deux aura vingt-cinq ans le plus longtemps.



UN PRÉTENDANT.

De toutes les entreprises humaines, la plus pénible et la plus périlleuse, celle qui demande le plus de dévouement et procure le moins de reconnaissance, c'est assurément de marier une fille sans dot.

Or il se trouvait que Made-moiselle Jeanne de Verdeuil, fille d'un honnête juge au tribunal de Meaux, n'avait qu'une toute petite dot : 25,000 francs, dit l'histoire. On se marie, pourtant, avec 25,000 francs. Mais il faut être raisonnable, et Mlle de Verdeuil ne l'était pas. Elle ne pardonnait pas à l'un d'être petit employé au chemin de fer ; à l'autre, d'être chef de musique au 155^e de ligne ; à un troisième, médecin bien posé à Château-Thierry, d'avoir soixante ans d'âge et une per-ruque. Que voulez-vous ? elle restait fille, et c'était bien sa faute.

La Providence lui avait donné une tante, Mlle Amélie de Verdeuil, qui habitait Paris. Cette vénérable demoiselle, depuis longtemps sur le retour, s'était dévouée à l'établissement de sa petite nièce. Avouons que le vieux docteur était une de ses trouvailles.

Mais, par une belle journée de juin, la tante Amélie, après mûre réflexion, mit à la poste deux lettres. L'une était adressée *A Madame de Verdeuil, rue de la Cathédrale, à Meaux* ; l'autre, *A Monsieur A. de Blainville, Douai*. Puis elle se frotta les mains d'un air satisfait.

Il était huit heures du matin quand Mme de Verdeuil reçut, à Meaux, le message d'Amélie. Elle ne parut pas moins satisfaite que la tante elle-même, et, quand M. de Verdeuil eut pris connaissance de la lettre, il sembla le plus satisfait des trois. Décidément, il se tramait quelque chose de fort heureux contre le repos de Mlle de Verdeuil.

Sa mère crut convenable de la préparer de loin à une affaire qui la regardait personnellement, et, le surlendemain, — c'était un dimanche, — en

revenant de la messe avec sa fille, elle lui dit :

— Tu sais... ta tante ne viendra pas seule. Elle doit amener un de ses parents, qu'elle tient absolument à me présenter.

— Un parent ? fit Jeanne avec malice. Sans doute un de ses vieux cousins de Picardie ?

— Tu tombes juste. C'est bien un cousin de Douai. Mais, pas un vieux...

— Vous le connaissez, ma mère ?

— Comment veux-tu que je le connaisse ? On me l'a dit, et d'ailleurs tu verras bien.

— Les apparences peuvent être trompeuses, répondit Jeanne, qui songeait au râtelier et à la per-ruque du docteur.

— Ta tante lui donne de vingt-huit à trente ans.

— Est-ce la mode de dire l'âge des gens qu'on présente dans le monde ?

— Quelquefois... Quand ce renseignement doit intéresser ceux à qui ou pour qui on les présente.

Jeanne sourit légèrement et reprit :

— Ma tante décline-t-elle aussi ses qualités ?

— J'y songe ! elle ne me dit pas qu'elle est sa position... ni même s'il en a une !

— Peut-être sa profession s'annonce-t-elle quand il paraît... Par exemple, s'il est tambour-major, ou chef de musique dans un régiment de carabiniers !

— Tu es une espiègle, et je dés-

espère de te marier si tu railles toujours d'avance...

— C'est donc un prétendant ? fit Jeanne en jouant la surprise.

— Puisque tu l'as deviné, oui. Mais j'ai bien des recommandations à te faire sur ce point. Nous en reparlerons dès que ta tante m'aura fixé le jour de son arrivée.

Elle sonna à la porte. La bonne parut.

— Il n'est pas venu de lettres ? demanda Mme de Verdeuil.

— Si, madame, une que monsieur a prise en sortant... Et sitôt que monsieur a été sorti, il est venu un monsieur.

— A cette heure-ci ? Ce n'est pas quelqu'un de Meaux ?

— Non, madame, jamais plus je n'avais vu ce monsieur-là.

— A-t-il dit qu'il repasserait ?

— Madame... il a dit... qu'il aimait mieux attendre ces dames.

— Attendre ?... où ?

— Mais madame entend bien qu'on joue sur le piano. C'est ce monsieur.

— Comment ! au salon ?... un étranger qui fait de la musique !... Qui vous a permis de recevoir le premier venu en notre absence ?

— Madame, il m'a dit comme ça : Je suis un parent, on m'attend. C'est moi qui suis le cousin à marier... Et il m'a demandé des nouvelles de mademoiselle.

— De ma fille ?...

— ... Si elle était grande, petite, blonde... je sais pas quoi, enfin...

— Et vous avez eu l'insolence de jaser sur le compte de mademoiselle ?

— Madame me croit bien sottos ; je lui ai répondu comme ça qu'il verrait bien. Seulement, il m'a dit : Il fait si chaud, je prendrais bien un "verre de vin."

— Un verre de... ?

— Alors, j'ai mis une bouteille sur le plateau avec un verre, sur le guéridon.

— Et voilà une heure que ce mon-

sieur boit et tapote dans mon salon ! Et c'est là le cousin en question ? Et M. de Verdeuil absent ! Je ne sais que faire.

Au même instant, le tapage musical cessa de se faire entendre, et derrière la porte du salon, une voix de stentor s'écria :

— Dieu me pardonne ! c'est la cousine ! Morbleu, il est bien temps !...

Et le cousin de Picardie apparut.

C'était un homme de grande taille, vulgaire d'allures et de physionomie, à la barbe rousse, au nez rouge ; vêtu de velours brun et chaussé de larges bottes. Mme de Verdeuil resta stupéfaite. A quoi songait cette vieille tante ? un pareil rustaud !...

Mais celui-ci s'avançant en frottant ses gros pieds sur le parquet :

— Enchanté de vous voir ! dit-il ; enchanté !...

Ah ! voilà ce que c'est d'être dévot... On fait attendre ses parents... Heureusement que cette brave fille m'a monté une bouteille ;... je l'ai embrassée pour la peine, quoique le vin ne vaille rien. Et puis, j'ai essayé votre piano... Entre nous une vraie guimbarde. D'ailleurs, ça n'est pas mon instrument ; je suis violoniste, moi ! vous verrez !... Et vous, ma charmante, continuait-il sur un ton doux, en se tournant vers Jeanne.

— Monsieur, interrompit Mme de Verdeuil, je vous demande pardon... C'est bien à M. de Blainville que j'ai l'honneur...

— A lui-même, madame ! au baron Armand de Blainville... Mais vous ne m'attendiez pas si tôt, hé !...

— Rentrez donc au salon, monsieur, nous serons plus à l'aise...

— Après vous, madame, après vous !... jamais ! Vous ne voulez pas ? Eh bien ! alors, ouvrez la marche, mon cœur.

— Ma fille a besoin de rentrer chez elle, fit sèchement Mme de Verdeuil. Entrez, monsieur, je vous en prie.

Un peu interloqué par le ton hautain de la mère, le baron rentra dans le salon. Sur le guéridon, la bouteille de vin était renversée, vide, à côté du verre encore à demi plein. Mme de Verdeuil fit un signe à la bonne, qui emporta prestement les restes de la libation.

— Oui-da, dit le baron en s'étalant sur le canapé, vous ne m'attendiez pas si tôt ? La vieille vous avait annoncé qu'elle m'accompagnerait ? Voyez-vous la belle affaire ? Elle m'écrit d'aller la chercher à Paris pour que nous venions ensemble ici ! Elle me donnait votre nom et votre adresse, suffit ; je suis assez grand, je suppose, pour me présenter tout seul.

— Alors, monsieur, vous avez reçu une lettre de Mlle Amélie...

LA GRANDE DÉCISION



Charles qui vient de faire la demande en mariage et qui se meurt d'inquiétude : — Comme vous hésitez ! Il vous faut donc bien du temps !
Hélène. — Pensez-y donc. Dois-je me marier en blanc ou en toilette de voyage ?